Document généré le 25 avr. 2024 10:23

Études littéraires africaines

Présentation. Le plomb et la plume

Nicolas Martin-Granel

Numéro 32, 2011

L'enfant-soldat : langages & images

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1018637ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1018637ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Martin-Granel, N. (2011). Présentation. Le plomb et la plume. *Études littéraires africaines*, (32), 7–15. https://doi.org/10.7202/1018637ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PRÉSENTATION
LE PLOMB ET LA PLUME

« Faites pas des gosses
Soyez dures
Enfantez des plombs »
Sony Labou Tansi

Il y a bientôt dix ans, en 2002, la treizième livraison des *Études Littéraires Africaines* inaugurait sa « nouvelle formule », avec dossier thématique. Le premier, coordonné par l'écrivain Kangni Alem, était dédié à Ken Saro-Wiwa, l'auteur nigérian de ce fameux *Sozaboy* dont la traduction française, sortie en 1998 chez Actes Sud, avait fait date dans les lettres africaines, à l'instar des premiers romans de Yambo Ouologuem et d'Ahmadou Kourouma trente ans plus tôt. À juste titre, ce *pétit minitaire* se taillait la part du lion dans le dossier, quasiment la moitié, avec pas moins de trois articles : « "L'anglais pourri" de *Sozaboy* » (Éliane Utudjian Saint André), « Ken Saro-Wiwa surtraduit ? » (Daniel Delas) et enfin « La guerre et les petits dans *Sozaboy* de Ken Saro-Wiwa et *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma » (Nathalie Carré). Ce dernier article introduisait déjà remarquablement, par une comparaison rigoureuse des figures paradigmatiques de Méné et de Birahima, la problématique singulière de l'enfant-soldat, du « soldat-enfant » aussi bien, pris dans le tourbillon des images et langages, problématique qui est précisément celle de ce dossier anniversaire.

En cette année 2011, ont paru coup sur coup deux magnifiques récits d'enfant-soldat : *Souvenez-vous de moi, l'enfant de demain* de Serge Amisi et la traduction en français de *Song for Night* de Chris Abani. Il s'agit de deux textes majeurs, qui réalisent chacun à sa manière les virtualités de ce qui est presque devenu un genre, l'un sur le versant « factuel », l'autre sur son versant « fictionnel », l'un provenant de l'aire francophone (Congo) et l'autre de l'aire anglophone (Nigeria). Cette double parution en 2011 nous a convaincus de réaliser le présent dossier. Il était temps, en effet, d'interroger à nouveau le phénomène littéraire et éditorial de l'enfant-soldat, car la dernière décennie a vu naître, à la suite des personnages de K. Saro-Wiwa et d'A. Kourouma, fondateurs de cette lignée, nombre d'autres « pétits minitaires » de papier, comme autant de rejetons ou de répliques disséminés sur l'ensemble du

continent. Ainsi un site de vente de livres en ligne [1] en recense-t-il plus d'une quarantaine, tous genres confondus. Mais, fait plus intéressant sans doute que l'aspect simplement quantitatif de la niche commerciale liée à un phénomène de mode, il faut noter ici la banalisation de la qualité d'« enfant-soldat », bien identifiée désormais par cet essentiel trait d'union qui en stabilise l'orthographe et la lexicalise en l'inscrivant dans le vocabulaire officiellement recensé. Symptôme d'un certain malaise à l'égard du concept, cette catégorie dépend toutefois du « thème » général étiqueté « histoire de l'Afrique », et non pas de celui de « littérature », rayon où l'on se serait attendu à la trouver, comme un sous-genre des classiques récits d'enfance et de formation dont le prototype indémodable serait *L'Enfant noir* de Camara Laye [2], et les avatars les plus récents : *Demain j'aurai vingt ans* d'Alain Mabanckou et *Une enfant de Poto-Poto* d'Henri Lopes [3]. L'histoire serait-elle plus vendeuse que la littérature ? Le soldat-enfant plus que l'enfant-soldat ?

On touche ici à la question de la représentation ambiguë de cette entité métisse, foncièrement duplice, dont le classement problématique dans tel ou tel rayon est le symptôme de l'hybridité postcoloniale. Doublement subalterne, comme « boy » à tout faire et comme enfant vulnérable, à la fois victime et bourreau, tantôt muet (*infans*), tantôt doué d'une gouaille verbale inépuisable, le plus souvent masculin mais parfois féminin [4], l'enfant-soldat est un personnage « *borderline* », une chimère, voire un monstre qui traverse

---

[1] « *Soumbala* : la librairie africaine » propose exactement quarante-deux ouvrages relevant de la « catégorie enfants-soldats », dans le thème « histoire de l'Afrique ». Je remercie Florence Paravy de m'avoir indiqué ce site :
http://soumbala.com/themes-2/histoire-afrique.html?cat=635&limit=60

[2] Dans cette veine modélisée par le chef-d'œuvre de C. Laye, voir aussi : *Enfances. Neuf écrivains racontent ou réinventent un souvenir d'enfance*. Nouvelles recueillies et préfacées par Alain Mabanckou. Paris : Éditions Ndzé, coll. Pocket, n°13366 / Nouvelles voix, 2008, 153 p.

[3] Signe de l'engouement compassionnel pour l'enfance africaine malheureuse (enfant des rues, enfant sorcier…), voir, en littérature sud-africaine, deux romans d'enfant récemment traduits : Blacklaws (Troy), *Karoo Boy*. Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Pierre Guglielmina. Paris : Flammarion, coll. Points, 2008, 253 p. ; Duiker (K. Sello), *13 cents*. Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Laura Derajinski. Paris : Éd. Yago, coll. Ciel ouvert, 2010, 229 p.

[4] L'ébauche du Birahima de Kourouma était… une « petite » bonne, esclave moderne, dans la nouvelle « Allah n'est pas obligé de faire toutes ses choses », *Les Chaînes de l'esclavage*. Paris : Éditions Florent-Massot/Association Euro Africaine, 1998, 391 p. ; p. 245-257. Voir aussi *Cœur de feu (Feuerherz)* (2009), adaptation filmique par Luigi Falorni de l'autobiographie de Senait Mehari, qui fut une enfant-soldat en Érythrée (première édition en allemand en 2004, plusieurs éditions françaises à partir de 2006, sous le titre *Cœur de feu, mon enfance assassinée*).

les catégories, les langues et les genres ; figure de Janus située au carrefour de diverses disciplines, histoire et littérature mais aussi anthropologie et géopolitique, il constitue un fait littéraire complexe, qu'on est tenté de qualifier de « total ».

Voici comment il se présente aux yeux d'un écrivain danois, sur le terrain « réel » du Kivu :

> La silhouette apparaît dans la lueur des phares et lève une main autoritaire. [...] L'individu n'a guère plus de quinze ans. Il porte un treillis qu'il a sûrement chipé à l'armée régulière zaïroise. Le reste de son accoutrement est composé d'une sorte de jupe plissée et d'une simple paire de bottes en caoutchouc. En soi, rien de vraiment menaçant. Mais voilà que de son autre main, qu'il tenait jusque-là derrière son dos, il pose sur notre capot fumant un obus de mortier de calibre 81. Puis il nous jette un regard à la fois plein de fierté et de défi. [...] Va-t-on nous tuer ou nous laisser partir ? Les Mayi-Mayi sont comme ça. Il n'y a pas un blanc qui ne les prendrait pas pour des individus dangereux, inquiétants ou détraqués, surtout en pleine nuit. Ces jeunes guerriers parmi lesquels se recrute un grand nombre de ce que nous autres Européens appelons des « enfants-soldats », ne se considèrent pas du tout comme dangereux, sauf au combat. Ils ne font que s'amuser, m'ont assuré les experts. Mais pour l'heure, à dire vrai, j'ai quelques doutes [5].

À cette image douteusement candide composée par l'écrivain-voyageur venu du nord, le récit qu'énonce lui-même le *pétit minitaire* – ce « Candide africain » [6] – se charge d'apporter plus qu'un contrepoint : un langage propre, une historicité, bref le discours d'un sujet prenant la parole. Et peu importe que ce discours soit fictionnel (dans le roman) ou factuel (dans l'autobiographie), du moment que les mots lèvent les « doutes », dissipent le mystère d'une simple « silhouette », et permettent que la rencontre au cœur des ténèbres entre les deux extrêmes ait enfin lieu.

Parmi les premiers à remarquer l'importance de ce renversement du point du vue, on trouve deux critiques africains, Boniface Mongo-Mboussa et Patrice Nganang, qui, dans leurs essais respec-

---

[5] Stage (Jan), « Lumumba, je suppose », dans *Le Bulletin de Lettre Internationale*, n°9, 175 p. ; p. 19-20.

[6] Selon l'expression de William Boyd dans son introduction au roman de K. Saro-Wiwa (*Sozaboy (pétit minitaire)*. Traduit de l'anglais « pourri » (Nigeria) par Samuel Millogo et Amadou Bissiri. Arles : Actes Sud, 1998, 311 p. ; p. 17).

tifs, *L'indocilité* [7] et *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine* [8], ont bien noté la reprise de l'histoire immédiate de l'Afrique par la littérature de l'enfant-soldat. Le premier en situe l'émergence, après « la mort des pères », au sein de la nouvelle génération qu'il appelle « cynique » et qui se reconnaît au miroir de ce nouveau héros du nomadisme :

> Mais c'est surtout l'écrivain Abdourahman Waberi, natif de Djibouti, pays non abouti (la formule est de lui), qui dans son article « Les enfants de la postcolonie » cerne bien le statut de cette génération. Mieux, il salue à sa manière son avènement avec *Transit*, un roman des plus ironiques sur les enfants soldats [*sic*] [9], illustrant cette inversion des valeurs évoquée précédemment. *Transit* prolonge de ce fait toute une tradition initiée par *Pétit minitaire* du Nigerian Ken Saro-Wiwa, *Johnny chien méchant* du Congolais Emmanuel Dongala et *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma. Comme Birama, son héros Bachir Benladen (quelle insolence !) est un soldat parlant « petit nègre ». […] dans *Transit* Waberi traduit la douleur du temps qui passe et célèbre le nomadisme (p. 96-97).

Et B. Mongo-Mboussa, proposant une vue cavalière sur les ouvrages d'A. Kourouma, K. Alem, E. Dongala, etc., de diagnostiquer la « plaie » ou « gangrène africaine » que constituent tous ces enfants qui « dorment à la mauvaise étoile, sont (ô cruelle ironie africaine !) accusés de sorcellerie, meurent en plein ciel en fuyant la misère » (p. 98). Finalement, il se pose la question de savoir « à quoi sert un écrivain dans un [tel] continent ». C'est pour aussitôt y apporter une réponse qui est en effet « cynique » :

> Signe des temps : hier c'était Ferdinand Oyono et Mongo Beti qui se servaient de l'insouciance de l'adolescence pour instruire le procès du colonialisme ; aujourd'hui, Ahmadou Kourouma, Emmanuel Dongala, Abdourahman Waberi s'approprient l'innocence de l'enfance pour décrire les tragédies africaines et montrer, jusqu'à la lie et jusqu'au rire, le pouvoir marionnettisé (p. 99).

---

[7] Mongo-Mboussa (Boniface), *L'Indocilité. Supplément au Désir d'Afrique*. Paris : Gallimard, coll. Continents noirs, 2005, 135 p.

[8] Nganang (Patrice), *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive*. Paris : Éd. Homnisphères, coll. Latitudes noires, 2007, 311 p.

[9] Notons ici l'absence du trait d'union, peut-être le signe par défaut que le syntagme n'est pas encore figé dans un type essentialisé ?

À son tour, deux ans plus tard, s'appuyant sur un corpus moins étroitement francophone, Patrice Nganang consacre quelques pages aussi vibrantes que pénétrantes de son essai-manifeste au « visage » de l'enfant-soldat qu'il discerne dans la tragédie africaine contemporaine, laquelle a pour véritable nom historique la guerre civile et pour nom littéraire « le roman des détritus » :

> Sous le gai de son élan, se découvre cependant le roman de la guerre civile, à qui l'histoire de l'Afrique aura imposé le caractère de l'enfant-soldat. Au fond ce visage de la tragédie africaine aura fait son entrée triomphante en littérature avec l'inégalable *Sozaboy* de Saro-Wiwa. Tragédie burlesque d'un enfant pris dans les tumultes d'une guerre des grands, son fusil surdimensionné sur les épaules, il trouvera ses répétitions dans *Allah n'est pas obligé* et *Quand on refuse on dit non* de Kourouma, *Johnny Chien-méchant* de Dongala, *Transit* de Waberi, et bien sûr *Beasts of no Nation* de Uzodinma Iweala tout comme les nombreux témoignages d'ex-enfants soldats qui ne cessent d'être publiés. Si la tragédie africaine manquait encore son Gavroche, eh bien, elle l'a trouvé dans cet énergumène ! Plus qu'une figure pour dire le chaos à sa naissance, l'enfant soldat signale la proximité dangereuse de la falaise, l'entrée dans le royaume de la destruction : dans l'espace même des indéfinitions. […] C'est qu'avec l'enfant-soldat, nous avons le survivant dans son expression la plus singulière : la plus banale : le survivant qui ne survit qu'en distribuant la mort autour de lui. Autant qu'à la guerre qui le nourrit, combien les auteurs seraient heureux de ne plus avoir à recourir à son trope pour dire leur temps : l'enfant-soldat est la marque la plus fidèle de la violence de notre présent ! (p. 272-273)

Posant ainsi le « fils du désordre » ou encore du « chaos » au cœur de l'histoire contemporaine, P. Nganang en fait un « trope », sans doute la métaphore des façons de vivre et de mourir aujourd'hui en Afrique. Et de poursuivre aussitôt en situant le récit de l'enfant-soldat, lui-même fils du désordre qui lui survit en mots, dans la problématique proprement littéraire et langagière, dans un ordre du discours qui re-présente l'histoire : « Ce n'est jamais que la violence qui introduit le roman des enfants-soldats dans le genre du roman des détritus : c'est aussi le langage qui ici et là est utilisé pour l'écrire » (p. 273-274).

C'est dès lors logiquement à l'écriture « préemptive » de P. Nganang que revient le soin d'ouvrir ici le passage en revue des

langages et des images de l'enfant-soldat. Son « ange du désert », à l'instar de notre dossier qu'il inaugure, est à double face, iconique et textuel, historique et littéraire : la photo d'archive représentant un enfant-soldat érythréen annonce le texte de fiction qui s'en inspire [10]. Ce diptyque image/texte n'a rien d'angélique, il vient d'abord annoncer ou plutôt avertir que la (mauvaise) nouvelle n'en est pas une, vu que cet enfant-soldat n'est certes pas né de la dernière guerre civile africaine : il était déjà là au siècle précédent, lors de la dernière guerre mondiale, déjà *pétit minitaire* muni non pas (encore) de sa *kalach* postcoloniale mais d'un vrai pistolet d'époque – une époque annoncée par le *Cœur des ténèbres* de Conrad, déjà à l'avant-poste du progrès…

Les deux contributions qui suivent l'apparition de ce prototype d'enfant-soldat africain en examinent la résurgence au Nigeria, lors de la première grande guerre civile africaine, dite guerre du Biafra (1967-1970). Procédant d'une même démarche comparative et s'intéressant au même corpus romanesque traduit en français : *Sozaboy* de Ken Saro-Wiwa, *L'Autre moitié du soleil* de Chimamanda Ngozi Adichie, *Bêtes sans patrie* de Uzodinma Iweala et *Comptine pour l'enfant-soldat* de Chris Abani, les deux études suivent des voies inversement orientées, et cependant parallèles, dont les résultats se complètent mutuellement. Françoise Ugochukwu, de par sa connaissance du terrain nigerian, s'intéresse à la matière historique reflétée dans la fiction ; elle montre, dans une approche empathique, que les « trajectoires similaires » des quatre héros – respectivement : Méné, Ugwu, Agu et My Luck, configurent un syndrome humanitaire [11] et apportent un témoignage historique irréfutable sur les horreurs et fatigues de cette guerre locale qui viole les droits universels de l'homme et, bien sûr, de l'enfant. De son côté, l'approche poéticienne de Susanne Gehrmann dégage, à partir de l'ana-

[10] « par paresse, épuisement, je t'envoie un chapitre du roman sur lequel je travaille, avec la photo qui lui a servi d'inspiration, et qui montre un enfant-soldat de la deuxième guerre mondiale, photo prise par le médecin italien Pier Luigi Remaggi (publiée dans le livre *Returning memories, Pier Luigi Remaggi in Axum, 1935-36*) [catalogue de l'exposition photographique organisée par l'Institut culturel italien à Addis Abeba en novembre 2010, introduit par Paolo Bertella Farnetti] représentant des enfants-soldats érythréens. La photo est donc de 1935-1936. Je choisis celle-ci parmi trois, parce qu'elle n'est pas ambiguë, montre le régiment de ces enfants en tenue de l'Axe derrière lui, même si lui-même n'en porte que le chapeau » (courriel de l'auteur, 21 novembre 2011).

[11] Pour une réflexion critique sur ce syndrome biopolitique, notamment à propos des enfants-sorciers de Kinshasa, voir : Fusaschi (Michela), « Victimes à tout jamais. Les enfants et les femmes d'Afrique. Rhétoriques de la pitié et humanitarisme », *Cahiers d'Études Africaines*, t. L, n°2-3-4 (n°198-199-200), p. 1033-1053.

lyse des « voix » narratives de Méné, Agu et My Luck, une manière de raconter propre au *child soldier*, qu'elle appelle *soliloquy*, et qui forme un nouveau paradigme, archétypique d'une nouvelle écriture africaine.

La « voix », c'est précisément l'objet poétique et linguistique que cherchent à cerner les deux articles suivants : dans celui de Myriam Suchet, la voix, fameuse et très spécifique, de Sozaboy, dont elle déplie les tenants linguistiques et les aboutissants éthiques ; pour Daniel Delas, la voix de l'enfant en général, enrôlé, rappelle-t-il, de tout temps et en tout lieu dans la guerre des adultes, mais qui jamais ne saurait être « totalement le sujet de son discours » – axiome sur lequel bute le récit d'enfant-soldat africain : « Signe de temps où le réel excède désormais tout réalisme à l'ancienne, l'impuissance énonciative de l'enfant-soldat représente un défi pour les écrivains africains ».

Ensuite, trois articles traitent de la question cruciale de la représentation de l'enfant-soldat, de son « image », que celle-ci soit visuelle ou verbale. Florence Paravy s'appuie sur un corpus de quatre romans pour montrer que l'enfant-soldat n'est pas forcément destiné à donner une vision afro-pessimiste de l'Afrique ; elle démonte ingénieusement cette image stéréotypée en comparant l'image de l'enfant-soldat à celle de l'enfant « ordinaire » chez A. Kourouma et E. Dongala, deux auteurs qui semblent avoir eux-mêmes croisé et nuancé ces deux figures opposées – enfant supposé bon/heureux ou mauvais/malheureux – dans leurs romans respectifs, *Allah n'est pas obligé* et *Johnny Chien Méchant* pour l'enfant-soldat et *Quand on refuse on dit non* et *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles* pour l'enfant ordinaire. Cette frontière entre les diverses représentations de l'enfance, Isabelle Favre contribue à la brouiller encore davantage, dans son commentaire [12] de *White Material*, un film de Claire Denis coécrit avec la romancière Marie Ndiaye ; elle analyse les images en mouvement des enfants-soldats, que la réalisatrice appelle affectueusement « la marmaille », du point de vue de la « vulnérabilité » universelle de cette enfance dont Wajdi Wouawad, dans *Incendies*, rappelle qu'elle « est un couteau planté dans la gorge ». Kenneth Harrow, enfin, reprend la question générale déjà posée par Jacques Rancière dans son essai *Destin des images* : la ques-

[12] Commentaire lui-même inspiré, me dit-elle, par cette observation d'André Bazin à propos du film *Los Olvidados* de Luis Bunuel : « Ces enfants sont beaux, non parce qu'ils font le bien ou le mal, mais parce que ce sont des enfants jusque dans le crime et jusque dans la mort » (*Qu'est-ce que le cinéma ?* 3 : *Cinéma et sociologie*. Paris : éditions du Cerf, 1961, p. 24).

tion de la possibilité même de représenter la violence subie et infligée dans un contexte de crime de masse ou de génocide, en discutant les thèses de J. Rancière appliquées au cas particulier de *Song of the night*, le dernier roman de Chris Abani, écrivain nigérian résidant aux États-Unis.

Au contraire des précédents, c'est à une œuvre et un auteur situés nettement hors du champ « diasporique » que s'intéresse l'article de Pierre Halen dédié à une vision « locale » de l'enfant-soldat, dont le nom générique est ici, dans l'ex-Zaïre devenu République Démocratique du Congo, le *kadogo*. Dans *La Guerre et la paix de Moni-Mambu* de André Lye Yoka, une fiction « africaine » parue sur place et méconnue au nord, le protagoniste, sans doute pris lui aussi, comme tout enfant-soldat, dans l'entre-deux de la paix et de la guerre, du langage et de l'image, apporte tout de même des reformulations inédites et propres au champ littéraire congolais, et notamment cette tension dialogique entre l'impression d'« avoir tout vu » et le projet de « voir tout ».

Avec cet article s'achèvent les analyses des représentations et s'ouvre le dernier ensemble de notre dossier, consacré au *kadogo* tel qu'il apparaît dans un livre récemment paru de Serge Amisi : *Souvenez-vous de moi, l'enfant de demain*. Cet ensemble se compose de quatre éléments d'ordre génétique et anthropologique : la photographie de l'auteur posant en kadogo, qui répond à celle du début, en noir et blanc, de l'enfant-soldat érythréen, suivie d'un entretien avec l'auteur par deux anthropologues, d'un entretien entre le transcripteur et l'éditeur du texte, et enfin d'un premier commentaire empathique de l'œuvre par un lecteur anthropologue. Ce commentaire prend la forme d'un discours fictif adressé à l'écrivain *kadogo*, un peu à la manière dont P. Nganang, au tout début, imaginait l'histoire de l'enfant-soldat érythréen à partir d'une photo d'archive.

Laissons donc à l'auteur d'*Apologie du vandale* le soin de conclure en s'arrêtant sur cette figure énigmatique, lui qui faisait de l'enfant-soldat, dans « l'épilogue » de son *manifeste*, le levier d'une nouvelle « écriture préemptive »

> […] pour bien marquer combien notre vision diffère de celle qui fait de l'écrivain africain, un scribe des catastrophes qui ont lieu sur notre continent, et qui, après le dictateur sanguinaire si bien décrit par Sony Labou Tansi, dans la lignée de Wole Soyinka, a découvert, depuis Ken Saro-Wiwa, dans l'enfant-soldat, avec Ahmadou Kourouma, Emmanuel Dongala, etc., une de ses figures les plus emblématiques – figure qui pourtant

traîne dans les pistes de notre descente en enfer depuis le début de celle-ci (p. 291).

■ Nicolas MARTIN-GRANEL